

D'UNE VIE  
*à l'autre*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : D'une vie à l'autre / Ginny Martineau

Nom : Martineau, Ginny, 1949- , auteure

Martineau, Ginny, 1949 | Les aléas du destin

Description : Sommaire incomplet: tome 2. Les aléas du destin

Identifiants : Canadiana 20220032556 | ISBN 9782897837839 (vol. 2)

Classification : LCC PS8626.A77363 D86 2023 | CDD C843/.6-dc23

© 2023 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Luc Normandin

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

**Canada**

*Édition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

*Distribution nationale*

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

GINNY MARTINEAU

D'UNE VIE  
*à l'autre*

★ ★ *Les aléas du destin*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure  
chez Les Éditeurs réunis

*D'une vie à l'autre*

1. *Le secret des Lambert*, 2023

*Mon message, ici et maintenant, c'est que les  
trous noirs ne sont pas aussi noirs qu'on les dépeint.  
Ce ne sont pas les prisons éternelles qu'on a décrites.  
Des choses peuvent sortir du trou noir, dans notre Univers  
et peut-être dans d'autres. Donc, si vous sentez que vous  
êtes dans un trou noir, ne perdez pas espoir :  
il y a un moyen d'en sortir.*

*Trous noirs, de* **STEPHEN HAWKING**



# 1

*Août 1944*

Les vacances, enfin ! Ce serait une semaine de liberté pour Paul et un grand plaisir pour Rose de revoir sa mère, en plus de l'agrément d'utiliser pour une première fois leur nouveau véhicule pour parcourir une longue distance.

Tôt le matin, Paul transporta les bagages dans le coffre de sa voiture, s'assura qu'il ne manquait rien, fit le tour de leur petit logis et en verrouilla la porte comme si leur absence devait durer beaucoup plus longtemps que la semaine projetée. Pour la première fois, la petite famille s'absentait de chez elle. Leurs premières vacances à l'extérieur ! Rose avait noté les indications que lui avait fournies sa mère dans sa dernière lettre et les gardait précieusement à portée de main afin de guider Paul vers leur destination. À leur grand bonheur, la journée s'annonçait belle, quoiqu'un peu fraîche.

Paul conduisait prudemment ; c'était la première fois qu'il s'appropriait à effectuer un si long trajet, et il avait prévu de prendre le repas du midi en chemin. Pour leur fils, tout était merveilleux. La balade en automobile l'enchantait et, à l'heure du lunch, il savoura ses patates frites dans un restaurant qui, selon Paul, ressemblait étrangement au *snack-bar* où il avait travaillé durant sa jeunesse, lorsqu'il

fréquentait Rose. Richard eut même droit à un *mini roll*, une friandise à la crème glacée enroulée dans un papier épais muni d'un rond de carton en guise de fermeture.

Il était près de quatorze heures lorsqu'ils arrivèrent enfin à destination. Avant même que Paul se fût garé, au seul bruit du vrombissement du véhicule, la famille de Rose au complet s'était retrouvée rassemblée sur la grande galerie entourant l'avant de la maison. Jeannine, reconnaissant immédiatement sa fille, se précipita vers l'automobile toujours en marche. Dès que Paul immobilisa la voiture, Rose ouvrit la portière et se laissa prendre dans les bras de sa mère. La bonne mine de Jeannine Dubois surprit grandement la jeune femme. Elle paraissait en bien meilleure forme que lorsqu'elle l'avait vue la dernière fois. Paul sortit de son côté avec Richard dans les bras.

— Et ça, c'est mon petit-fils ! s'exclama la grand-maman, s'approchant de son gendre.

— Oui, c'est Richard, confirma Paul avec un sourire.

— Bonjour, Richard, salua Jeannine, en tendant les bras vers l'enfant.

Aussitôt, ce dernier se cacha le visage dans le cou de son père.

— Il est gêné, je crois, avança Paul.

— C'est normal, il ne me connaît pas, confirma sa belle-mère avec un sourire, mais je suis certaine que demain, il s'approchera de moi. Viens, Rose, dit-elle ensuite en se tournant vers sa fille. Viens voir tes grands-parents.

La mère et la fille, bras dessus, bras dessous, gravirent les marches du perron, où les attendaient ceux que Rose avait jadis nommés pépère et mémère Bélanger.



— Bonjour, grand-mère, dit Rose, délaissant sa mère de façon à pouvoir donner un baiser à la vieille dame.

— Bonjour, ma petite-fille, fit l'aïeule après avoir embrassé cette grande femme qu'elle connaissait si peu. Mais icitte dans la famille, personne ne m'appelle grand-mère, c'est bon pour ta mère, ça, elle est jeune, elle. Moi, c'est mémère.

— Oui, je m'en souviens, indiqua Rose en lui offrant son plus beau sourire.

— Je ne t'ai pas vue souvent, ma fille, mais je me rappelais à quel point tu étais une belle enfant. Tu ne pourras pas dire que t'as pas tenu tes promesses. T'es devenue une très belle jeune femme.

— Merci, répondit Rose.

Se tournant vers son grand-père, elle lui fit la bise à son tour.

— Et vous ! Il faut vous dire pépère, je suppose ?

— C'est en plein ça ! confirma le vieil homme.

Puis, désignant Paul, avec le bec de sa pipe, il ajouta :

— Lui, ça doit être ton mari, si je comprends ben ?

— Oui, exactement ! Je vous présente Paul.

Paul serra la main des grands-parents, et Rose et lui furent invités à entrer dans la maison. À peine Richard fut-il déposé par terre qu'il commença à explorer l'espace autour de lui. Jeannine, ne voulant pas lui faire peur en prenant les devants trop rapidement, le regarda aller, un sourire aux lèvres.

— Votre fils vous ressemble, Paul, dit-elle à son gendre.

— Oui, c'est ce qu'on dit. Du moins, ma mère.

— Par contre, il a les cheveux bruns, mais vous-même les avez très pâles et Rose est blonde. Où est-il allé chercher ça, des cheveux bruns comme ça ?

— La mère de Paul est brune, maman. Vous le savez, vous l'avez déjà rencontrée à quelques reprises, s'empressa de lui rappeler Rose. Mais mon père aussi avait les cheveux bruns, non ?

— Oui, tu as raison.

Rose sourit de satisfaction. Richard pouvait tenir autant d'Henri que de Lucille, les deux ayant les cheveux bruns, aussi Rose devait-elle constamment trouver une explication plausible à la chose pour les curieux qui n'étaient pas au courant que Paul et elle n'étaient pas les parents biologiques du petit.

En fin de journée, tout le monde fut réuni autour de la table de la cuisine.

— Maintenant, Watkins Mill va s'appeler Saint-Nicéphore. Savais-tu ça ? demanda l'oncle Eugène, le frère de la mère de Rose.

— Oui, j'ai vu ce nom-là sur des pancartes en m'en venant, répondit Paul, bien qu'il ne fût aucunement certain si l'oncle Eugène, qui avait les yeux croches, s'était adressé à lui ou à sa femme.

— C'est nouveau de cette année, reprit Eugène. Nous autres, on est trop habitués à dire Watkins Mill. Ça va prendre un bout de temps avant qu'on puisse s'habituer à un nouveau nom. Tiens, v'là mon fils Graham et ma fille Marie-Louise ! annonça-t-il à l'intention de ses invités.

— Marie-Louise est infirme, elle boite, les informa Jeannine à voix basse. C'est pour ça qu'elle n'est pas mariée. Graham, lui, c'est un vieux garçon dans l'âme.

— Ça va être nos bâtons de vieillesse, à ma femme pis moi, reprit Eugène, qui avait malgré tout entendu les propos de Jeannine. En fin de semaine, mes autres enfants vont bien venir faire un tour, ça va vous permettre de les rencontrer.

À l'heure du souper, Jeannine commença à apprivoiser Richard. Elle le prit par la main et alla lui montrer, derrière le poêle à bois, Minoune, la chatte de la maison qui venait d'accoucher de cinq chatons, tous couchés autour d'elle dans une boîte de carton. Ils n'avaient pas de nom encore; elle demanda donc à l'enfant de l'aider à les choisir, ce qui fit d'elle sa nouvelle amie. Le reste de la soirée, il se promena avec sa grand-mère, main dans la main.

Le lendemain matin, tout le monde partit en charrette pour se rendre à la messe au village. De son côté, Paul, dans son automobile, installé à l'avant avec sa femme, tandis que Richard était assis sur les genoux de grand-mère Dubois à l'arrière, suivait la charrette. Le véhicule du jeune homme faisait l'envie des passants qu'ils croisaient. À la sortie de l'église, ils furent présentés à tellement de gens qu'il leur fut impossible de mémoriser autant de noms. Rose avait repoussé derrière ses oreilles ses cheveux blonds ondulés et gardait à la main son petit chapeau de paille blanc. Elle attirait indéniablement tous les regards, Jeannine n'en était pas peu fière, heureuse de dire à tous qu'il s'agissait de sa fille. Le couple rencontra le curé, le boulanger, le maire de la place, le maréchal-ferrant et M<sup>me</sup> Gallant. Cette dernière était renommée dans le village pour lire l'avenir dans les lignes de la main. Lorsqu'elle eut la main de Rose dans la sienne, automatiquement, elle la retourna pour en regarder la paume.

— Il y a beaucoup de deuils dans votre vie. C'est dommage qu'une si belle jeune femme ait à souffrir autant. Une femme tourne autour de vous, je ne comprends pas ce qu'elle vous veut. Vous devriez venir me voir avant de partir, je vous en dirais plus long.

Rose retira précipitamment sa main et enfila son gant, percevant un malaise qu'elle était la seule à pouvoir comprendre. Lucille. Depuis qu'ils étaient partis de Montréal, elle tentait d'oublier que la mère biologique de Richard tournait autour d'eux. Il fallait qu'elle règle ce problème, mais comment? Une diseuse de bonne aventure n'était certainement pas la solution qu'elle cherchait.

Elle s'empressa de retourner près de sa mère qui, tout en parlant à des voisins, avait suivi du coin de l'œil la discussion entre sa fille et la femme.

— J'ai vu que M<sup>me</sup> Gallant t'avait parlé. Qu'est-ce qu'elle t'a dit?

— Rien! Elle m'a juste proposé de passer la voir.

— Non, ne fais pas ça! Je ne lui fais pas confiance. Cette femme porte malheur à tous ceux qu'elle approche.

— Je n'avais pas l'intention d'y aller, de toute façon, la rassura Rose en s'efforçant de sourire à sa mère.

\* \* \*

Pendant ce temps, à Montréal, Rosaire s'était offert pour remplacer son fils le dimanche à la grand-messe. Il se préparait comme si cela avait été l'un des jours les plus importants de sa vie. L'abbé Caron en avait parlé au curé, et celui-ci avait accepté l'offre du père de son marguillier. Rosaire enfila son habit le plus propre, noua sa cravate, et avec beaucoup de fierté, se tint debout près de la balustrade sur laquelle reposaient les paniers à long manche servant à la quête. Il n'attendait que le petit signe de tête de l'autre marguillier, l'avisant que le moment était venu de commencer son travail.

À ce signal, Rosaire s'empara du long manche et, lentement, avec un léger sourire aux lèvres, il se mit à passer d'un banc à l'autre. Il

faisait un petit signe de tête en guise de remerciements à tous les paroissiens qui y déposaient une pièce. Il était heureux, comme si cet argent lui était personnellement destiné. Par ce simple geste de passer la quête, Rosaire se sentit très important, et fier comme il l'avait rarement été. Madeleine, assise dans l'un des premiers bancs de l'allée latérale, sourit à son mari lorsqu'il revint s'asseoir près d'elle, après avoir déposé son panier à la sacristie.

\* \* \*

Ce fut une semaine assez particulière, mais d'une façon tout à fait différente pour chacun des membres de la famille en vacances. Pour Richard, ce fut la découverte d'un monde qu'il ne connaissait pas : la vie à la campagne, les poules qu'il put nourrir avec Jeannine, les champs à perte de vue, le foin coupé par son grand-oncle, le chien noir et blanc dormant dans la grange et qui sautait autour d'eux lorsqu'ils se promenaient. De plus, les cousins et les cousines vinrent en grand nombre passer le dimanche à la ferme avec leurs parents et voulurent tous, chacun leur tour, amuser le petit garçon de trois ans. Les poules, les poussins, les cochons et les vaches : tout plaisait à Richard et l'attirait.

Rose, elle, renoua avec sa mère. Cette dernière avait bien changé au cours des dernières années, avait repris du poids et semblait s'être complètement remise de la dépression qui l'avait minée pendant si longtemps. La jeune femme supposa que le fait de ne plus avoir à se soucier d'elle, alors que l'argent leur manquait autrefois cruellement, avait certainement contribué à la remettre sur pied. La vie à la campagne paraissait lui réussir. Rose avait l'impression de retrouver la mère énergique et heureuse qu'elle avait connue du vivant de son père. Elle apprenait aussi à découvrir ses grands-parents, les ayant peu fréquentés dans le passé. Il s'agissait de gens simples, pour qui la vie n'avait pas toujours été facile, mais aujourd'hui, ils s'apprêtaient à vivre une vieillesse paisible dans la ferme qu'ils avaient cédée à leur fils aîné l'année précédente.

— Es-tu heureuse, ma fille ? demanda Jeanine, alors qu'elles se promenaient toutes les deux sous le soleil de midi, sur un chemin de terre poussiéreux, entre les champs.

— Oui, maman. Je ne regrette rien. Paul est un bon mari, il prend bien soin de moi. Et si ce n'était du rationnement, nous ne manquerions de rien.

— J'en suis bien contente. Tu étais si jeune quand tu t'es mariée. Je m'en faisais pour toi.

— Je sais, lui confirma Rose. Mais vous n'avez plus à vous en faire maintenant. Je suis très bien, j'ai un mari exemplaire et un adorable petit garçon.

— J'ai eu de la peine lorsque tu m'as écrit que tu avais fait une fausse couche.

— C'était il y a deux ans déjà, je m'en suis remise, vous savez.

— En tout cas, tu as un beau garçon, et il est tellement fin !

— Oui, Richard est mon rayon de soleil !

Jeanine prit le bras de sa fille, afin de se rapprocher d'elle.

— Je suis heureuse de vous avoir ici. Maintenant que vous avez un char, j'espère que je vous verrai plus souvent.

Rose sourit à sa mère et lui tapota la main.

— Bien sûr. Nous pourrions au moins venir une fois par année si cela ne dérange pas oncle Eugène.

— Ah lui, tu sais ! Il adore avoir de la visite. J'ai été chanceuse que mon frère accepte mon retour à la ferme. C'est sûr, je fais ma

part pour les aider, mais Gratienne et lui sont du bien bon monde. En réalité, puisque la ferme n'appartient plus à mes parents, ils auraient pu refuser ma présence.

\* \* \*

Cette semaine de repos fit un grand bien à Paul. Il apprécia le grand air et la vie simple. La soirée du dimanche, le genre de veillée plutôt rare dans la grande ville, lui plut particulièrement. L'oncle de Rose sortit son violon ; de son côté, son fils Graham se saisit de son accordéon. Bientôt, les murs résonnèrent au son de la musique. Tout le monde chantait chez les Bélanger, et que la voix de chacun soit mélodieuse ou non n'avait aucune importance. Paul se laissa aller comme les autres à pousser la chansonnette. Jamais il n'avait imaginé qu'il passerait une soirée aussi agréable dans la famille de Rose. Il avait toujours connu la mère de sa femme comme étant une personne aigrie par la vie. Il découvrait à Watkins Mill l'envers de la médaille, et Rose, les joues rougies par le vin qu'elle avait bu, s'amusait ferme elle aussi.

Le jour, Paul aimait se promener seul dans les champs et prendre le temps de réfléchir. Un après-midi, après un repas plus lourd qu'il n'avait pas l'habitude de prendre la semaine, alors qu'il était au travail, il s'endormit dans la grange.

Ce fut Richard, lui sautant subitement sur le ventre, qui le réveilla.

— Ah, mon petit chenapan ! dit-il pour s'amuser, en le soulevant à bout de bras.

Le bambin rit à pleins poumons, heureux de cette vie agréable toute nouvelle pour lui. Paul le mit sur ses épaules et l'amena faire une promenade dans les champs.

La semaine se termina trop vite au goût de chacun. Le vendredi matin, après avoir embrassé tout le monde et promis de revenir bientôt, la petite famille Lambert monta à bord de la Pontiac et prit le chemin du retour.



## 2

Le soir même, le couple de voyageurs venait à peine de finir de souper lorsque l'on frappa à leur porte. Paul, épuisé par la longue route du retour, alla ouvrir en bâillant pour découvrir Henri et Fernande, main dans la main.

— De la belle visite, fit-il en les apercevant. Entrez donc !

Puis, se tournant vers la cuisine, il s'empressa d'informer sa femme :

— Il y a du monde, Rose !

— Ah oui ? C'est qui ? demanda-t-elle de loin.

— Henri et Fernande.

Rose se dirigea vers la cuisine d'été, un linge à vaisselle à la main.

— Vous tombez bien, leur apprit-elle. On est arrivés cet après-midi.

— Oui, nous le savions, confirma Henri. Ma mère me l'a dit.

— Ne restez pas sur le pas de la porte. Venez, on va s'asseoir dans la cuisine d'été, leur proposa Paul. On est bien mieux qu'à l'intérieur, d'autant plus que ça n'a pas été aéré de la semaine.

— Mon Ti-pit est-tu déjà couché ? demanda Henri.

— Non, je vais aller le chercher, répondit Rose avec un certain malaise.

Elle savait qu'Henri ne nommait pas Richard de cette façon pour se l'approprier, mais l'emploi du possessif l'irritait, c'était plus fort qu'elle. Elle se demandait parfois si elle finirait par s'habituer de voir Henri avec Richard sans éprouver le sentiment de le lui avoir volé.

Rose alla dans la chambre de son fils et le trouva assis au milieu de la pièce. Il avait sorti tous ses vêtements du sac qu'elle avait déposé là à leur arrivée.

— Richard! Qu'est-ce que tu fais là, mon bébé?

— Je ne suis pas un bébé, répondit le garçonnet.

— Non, mon Ti-pou, se reprit Rose. Maman sait que tu n'es plus un bébé. Oncle Henri est ici. Est-ce que tu viens le voir?

— Oh oui! s'écria Richard, en s'élançant vers la cuisine d'été avec un peu trop d'enthousiasme au goût de Rose.

L'enfant monta immédiatement sur les genoux d'Henri, assis aux côtés de Fernande sur une vieille banquette laissée sur place par Gaston. Paul, revenant de la cuisine, avait rapporté deux chaises, une pour Rose et l'autre pour lui.

— Aimerez-vous prendre un café? proposa Rose à ses invités.

— Non merci, ma belle-sœur, la rassura Henri. En tout cas, pas pour moi. À moins que Fernande en veuille un? s'informa-t-il se tournant vers sa compagne.

— Non merci, il fait vraiment trop chaud pour ça.

— Un verre d'eau, d'abord? offrit Rose.

— Oui, ce serait parfait.

Et, regardant Henri, Fernande lui demanda :

— Et pour toi, mon... Henri? finit-elle par dire.

— Oui, un verre d'eau pour moi aussi, répondit-il

En observant son frère et sa nouvelle amie, Paul conclut qu'ils avaient l'air de deux conspirateurs.

— Laisse, dit Paul à sa femme. Je m'en occupe.

— Avez-vous eu du plaisir à la campagne? s'informa Henri.

— Oui, répondit la voix enfantine de Richard à la place de ses parents. Il y avait des poules, des vaches et des chatons aussi!

— C'est pas mal intéressant, ça, dit Henri en lui ébouriffant les cheveux... Et maman, elle? Est-ce qu'elle a passé de belles vacances? poursuivit Henri, regardant sa belle-sœur.

— Oui, fit Rose. C'était nos premières vraies vacances à l'extérieur de la maison. Maintenant que nous avons un char, on va pouvoir y retourner. Ça va faire bien plaisir à ma mère.

— C'est vrai, il y avait longtemps que tu n'avais pas vu ta mère, se souvint Henri.

— Je ne l'avais revue qu'une seule fois durant la semaine suivant notre mariage. Ensuite, elle est retournée à Watkins Mill.

— À Saint-Nicéphore, répliqua Paul, qui revint dans la pièce avant de remettre les boissons à ses invités.

— Saint-Nicéphore? Je n'ai jamais entendu ce nom-là, dit Henri, surpris.

— C'est le nouveau nom de Watkins Mill, lui apprit Paul. Il paraît que c'est tout nouveau de cette année.

— Ce n'est pas dans le bout de Drummondville, Watkins Mill? demanda Henri.

— Oui, c'est un canton tout près, précisa son frère. J'avoue que je ne connaissais rien de la vie à la campagne. C'est pas mal moins stressant que vivre en ville. Travailler dans les champs dehors, au soleil, c'est forçant, mais au moins, ces gens ne passent pas leur vie à l'intérieur comme nous autres.

— Parle pour toi! lui dit Henri. Moi, dans mon trolleybus, je vois la météo qu'il fait chaque jour que le Bon Dieu amène.

— Moi, je pense comme Paul, le contredit Fernande. À la Northern Electric, on travaille dans une pièce où les fenêtres sont hautes et pas toujours propres. On est loin de voir le temps qu'il fait dehors.

— Ne t'en fais pas, Fernande. Ça va changer bientôt, promit Henri. Justement, ajouta-t-il en toussotant pour s'éclaircir la voix, le but de notre visite, c'est de vous annoncer nos fiançailles à Noël.

— C'est vrai? s'écria Rose. Que je suis contente pour vous deux!

— Merci, dit Fernande, en enlaçant ses doigts à ceux de son amoureux. Henri m'a amenée souper au restaurant samedi dernier et il m'a demandée en mariage, avoua-t-elle en rougissant.

— Bienvenue dans la famille! souligna Paul. Avez-vous l'intention de vous marier l'été prochain?

— À la fête du Travail, l'année prochaine, lui apprit Henri.

— Ah oui! approuva Rose. La fête du Travail, c'est parfait pour un mariage.

— As-tu l'intention d'inviter toute la famille ? s'informa Paul en pensant à son oncle Georges qui ne s'était plus manifesté depuis le coup de poing qu'il avait reçu au mariage de sa fille.

— C'est dans un peu plus d'un an, lui rappela Henri. Il y a bien de l'eau qui aura coulé sous les ponts d'ici là. On verra bien dans le temps comme dans le temps.

\* \* \*

Le dimanche, ils se retrouvèrent tous pour dîner chez Madeleine et Rosaire. À nouveau, la famille était réunie. Bien sûr, les fiançailles d'Henri furent sur toutes les lèvres. Tout le monde se montra très heureux pour lui. Les deux belles-sœurs connaissaient Fernande depuis le temps de l'école et étaient heureuses de savoir que ce ne serait pas une étrangère qui viendrait s'ajouter à la famille.

Évidemment, Madeleine questionna les voyageurs sur leur séjour à la campagne. C'est à ce moment-là que Richard s'approcha à son tour pour raconter que chez grand-mère Dubois, il y avait des poules. Il avait vu aussi des chatons, tout petits, tout petits. Il leur apprit qu'il avait accompagné la vieille dame dans les champs pour cueillir des framboises. Grand-maman Dubois lui avait fait goûter à du miel provenant de la ferme voisine. Il y avait aussi des cochons et des vaches là-bas.

Pour la première fois depuis la naissance du garçon, Madeleine sentit un pincement au cœur ressemblant drôlement à de la jalousie. Cette deuxième grand-mère si merveilleuse aux yeux de son petit-fils semblait tellement parfaite. Elle se força pour approuver tout ce que disait l'enfant sous le tendre regard de ses parents qui, eux, ne se doutaient pas un instant de la douleur qu'elle ressentait à l'idée d'être supplantée par quelqu'un d'autre dans le cœur de son petit-fils.

Rose évoqua sa mère avec une ferveur inconnue à ce jour. C'était à se demander si elle parlait bien de la femme qu'ils avaient rencontrée à quelques reprises. Encore là, Madeleine, dans son discours intérieur, ne put s'empêcher de penser que c'est elle qui avait pris Rose sous son aile lorsque cette dernière en avait eu besoin. Elle lui avait enseigné à coudre, avait magasiné avec elle sa robe de mariée et l'avait traitée comme sa propre fille. Et voilà qu'après une seule semaine, Jeannine Dubois venait lui voler sa seconde fille ! Madeleine tenta de faire taire en elle cette jalousie qui ne lui ressemblait pas. Mais rien n'y fit, la douleur était trop présente.

Alors, afin de faire dévier la conversation et de cesser ce qu'elle considérait comme un bouquet de louanges à l'égard de M<sup>me</sup> Dubois, elle demanda à Thérèse comment elle allait. Elle trouvait sa fille bien silencieuse, alors qu'habituellement, la jeune femme était pleine d'entrain. C'est ainsi qu'ils apprirent que Thérèse ne se sentait pas bien depuis quelques jours. Rose promit à sa belle-sœur d'aller la voir le lendemain, se disant qu'elle avait peut-être envie de se confier à quelqu'un.

\* \* \*

Le même soir, alors que Rosaire et Madeleine se préparaient pour la nuit, cette dernière tenta de sonder l'opinion de son mari au sujet du comportement de Richard et Rose vis-à-vis de la mère de celle-ci.

— Je ne comprends pas de quoi tu parles, dit Rosaire en enlevant son pantalon.

— Ben voyons ! Tu as entendu le petit comme moi. Grand-mère Dubois par-ci, grand-mère Dubois par-là. Ça n'en finissait plus ! C'était comme si elle était le nombril du monde.

— C'est normal, Madeleine, déclara Rosaire en se glissant sous les couvertures. C'est la première fois qu'il va à la campagne. Tout

est nouveau pour lui et il en est content. Et bien sûr, tout cela se passe chez cette grand-mère qu'il ne connaissait pas. Attends quelques jours et tu n'entendras plus parler d'elle.

— Tu crois? demanda Madeleine, contrariée.

— C'est sûr, voyons! Je suis même certain que M<sup>m</sup>c Dubois a dû entendre parler de toi autant que tu as entendu parler d'elle aujourd'hui.

— Tu as sans doute raison, se raisonna Madeleine. C'est juste que je ne suis pas habituée à partager avec quelqu'un d'autre l'amour de mon petit-fils et de ma bru, que j'aime comme ma propre fille.

— Tu t'en fais pour rien, crois-moi. Rose est très attachée à nous. Tu le sais parfaitement.

— Ben oui! Je ne sais pas pourquoi je me suis sentie comme ça, ce n'est pas mon genre, pourtant.

— Couche-toi et dors maintenant, lui conseilla son mari.

— Tu ne fais pas ta prière? demanda Madeleine.

— Ben oui, je vais la faire, là. Ce n'est pas toujours nécessaire de se mettre à genoux pour parler au Bon Dieu. Je suis certain qu'il entend pareil, même si on est couché.

